

Thought or Reference

À propos d'un prétendu triangle sémiotique

Henri Portine

1. Du schéma triangulaire d'Ogden et Richards aux «triangles sémiotiques»

On peut considérer que le rapport du langage au monde relève de la sociologie ou de la psychologie, c'est-à-dire d'une discipline autre que la linguistique. C'est *grosso modo* l'attitude structurale, à condition de substituer ci-dessus *langue* à *langage*. Une autre attitude consiste à voir dans le langage un mode de désignation des objets du monde. Cette deuxième attitude postule que les langues sont des outils permettant d'informer sur les états du monde ou de les mentionner, ce double rôle étant rendu possible par le caractère bijectif de la désignation.

Dans *The Meaning of Meaning* [1923, p. 11], C. K. Ogden et I. A. Richards proposent une troisième voie sous la forme d'un schéma triangulaire (Fig. 1) : la langue est prise dans un processus d'interprétation qui la met en rapport avec le monde.

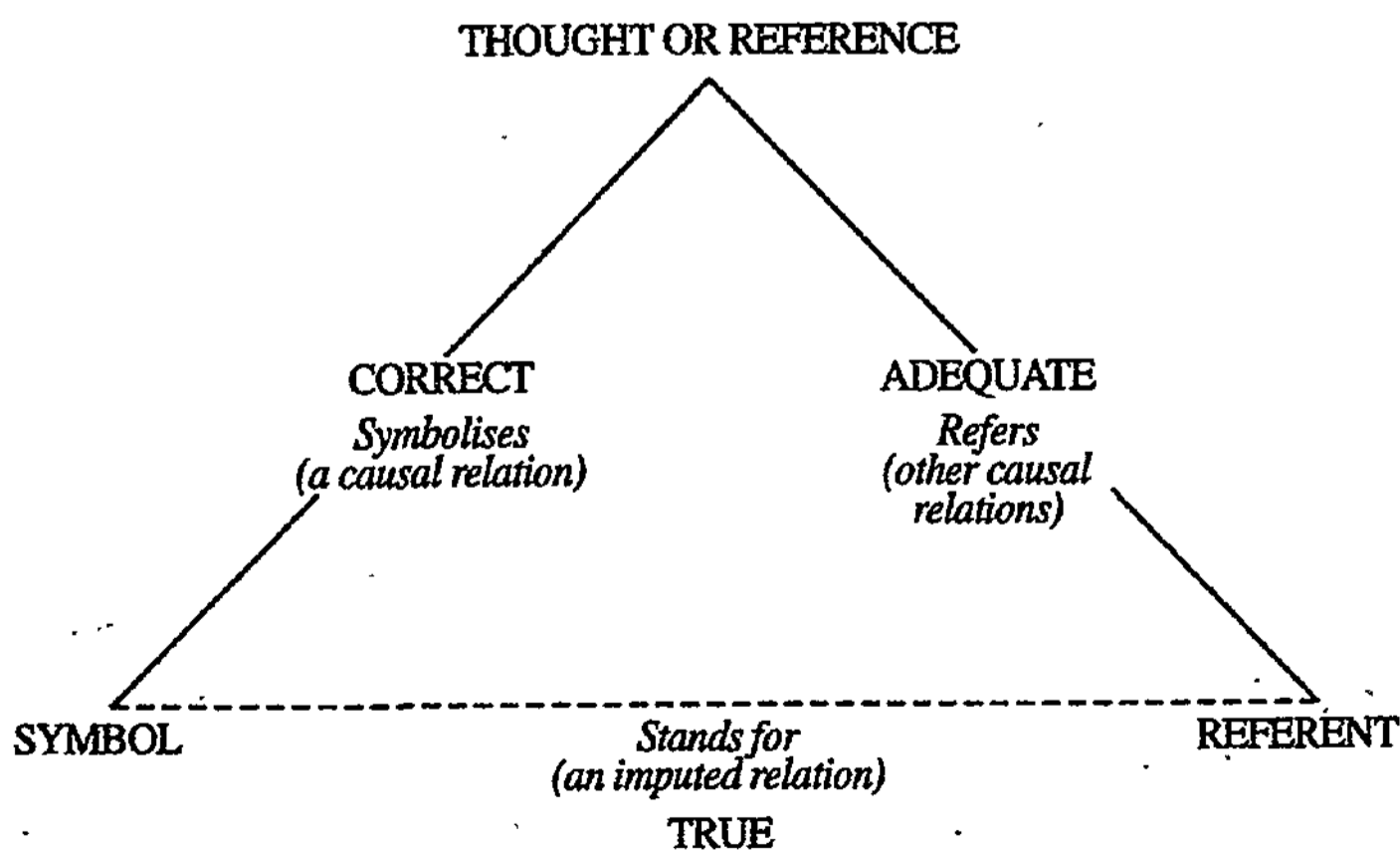


Figure 1

¹Cette note précise qu'il convient d'introduire a technical term to stand for whatever we may be thinking of or referring to. Ogden et Richards écartent thing parce que réduit à la valeur de substance matérielle. Ils écartent aussi le terme object à cause de son histoire. En conséquence, ils adoptent referent, bien que ce terme entraîne le risque d'une confusion avec le participe présent (référent - référant), et donc le risque d'une confusion entre les objets visés par le terme referent et le sujet actif qui réfère. Mais ce risque semble à Ogden et Richards le moins grave (notamment par rapport à la matérialité véhiculée par thing).

²S. Ullmann rapporte ce caractère médiat du rapport entre le nom et la chose à la formule médiévale "Vox significat mediantibus conceptibus", qu'il rapproche étrangement d'une citation de Saussure : "Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique" [1952, p. 21]. Notons que Lyons, dans un passage que nous allons commenter ci-dessous, "corrige" la formulation d'Ullmann : vox significat [rem] mediantibus conceptibus.

Le schéma d'Ogden et Richards a eu une postérité que nous allons rapidement décrire et que nous nommerons "les avatars du triangle d'Ogden et Richards" parce que cette postérité est en fait un appauvrissement de ce triangle, on pourrait presque parler d'une *dérive*.

S. Ullmann [1952, p. 20-24] distingue dans le signe :

— la chaîne sonore ("dans la terminologie saussurienne, c'est le *signifiant*");

— "ce que le signifiant évoque dans l'esprit", "une image ou une idée plus ou moins schématique", "ce phénomène psychique constitue le *signifié* du mot";

— "l'élément non linguistique auquel le signifié correspond dans la conscience des locuteurs", "ce troisième facteur, c'est la *chose* signifiée".

Cette tripartition donne lieu à "une version un peu simplifiée et adaptée à [la] terminologie [de S. Ullmann]" (que l'on trouve Fig. 2, ci-dessous) du "«triangle fondamental» de MM. Ogden et Richards" :

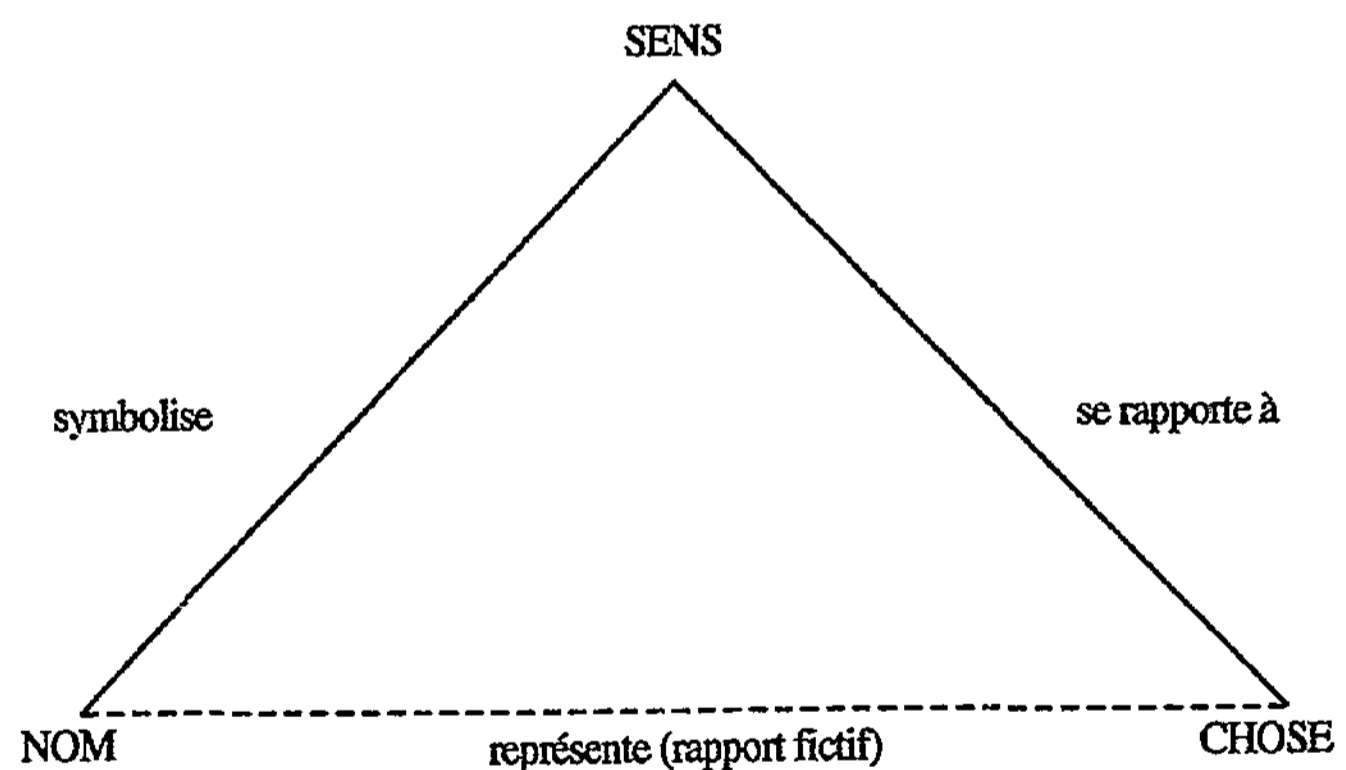


Figure 2

Pourquoi parlons-nous de *dérive* ? D'abord parce que S. Ullmann recourt au terme *chose* alors qu'Ogden et Richards ont critiqué l'utilisation du terme *thing* [page 9n]¹ et parce qu'il use alternativement de *signe* et de *mot*. Ensuite, parce que ce schéma est en fait un faux triangle : on a une double relation "nom \Rightarrow sens" et "sens \Rightarrow chose" ("entre le nom et la chose, il n'y a aucune connexion directe et immédiate (...) le sens sert de relais entre le monde des noms et celui des choses")². Il y a une sorte

d'aplatissement du triangle³. Enfin, parce que ce pseudo-triangle n'a aucune utilité : se fondant sur la division du travail (“[le linguiste] n'a aucune compétence pour déterminer la nature psychique du sens — la question de savoir si c'est une image, un concept, un acte de relation, etc. — ni celle du rapport entre le sens et la chose”), S. Ullmann abandonne très vite ce qu'il a pourtant appelé *le triangle fondamental* pour revenir à la bipartition saussurienne (alors qu'Ogden et Richards tentent de se situer d'emblée dans le processus interprétatif, nous y reviendrons). Ainsi, alors que le schéma triangulaire d'Ogden et Richards est l'illustration d'une position sur le langage et sur le processus interprétatif, le triangle de S. Ullman se présente plutôt comme une suture. Le linguiste n'est pas propriétaire de son objet d'observation, il le partage en quelque sorte avec d'autres chercheurs. Cet objet, le triangle en marque la clôture en fournissant une carte du territoire et de ses frontières.

³Cet aplatissement fait du triangle de S. Ullmann un faux triangle mais il ne faut pas confondre cet aplatissement avec le trait discontinu qui fait de la base du triangle une relation dérivée (donc à discuter) et non directe (causal).

J. Lyons [1968, p. 404 ; p. 310 de la trad. fse] représente un “triangle sémiotique” (*the triangle of signification* ou *the semiotic triangle*), correspondant à la “conception traditionnelle” des relations entre *form*, *meaning*, et *referent*. La Fig. 3 en donne une représentation (avec, entre crochets, les traductions de F. Dubois-Charlier et D. Robinson) :

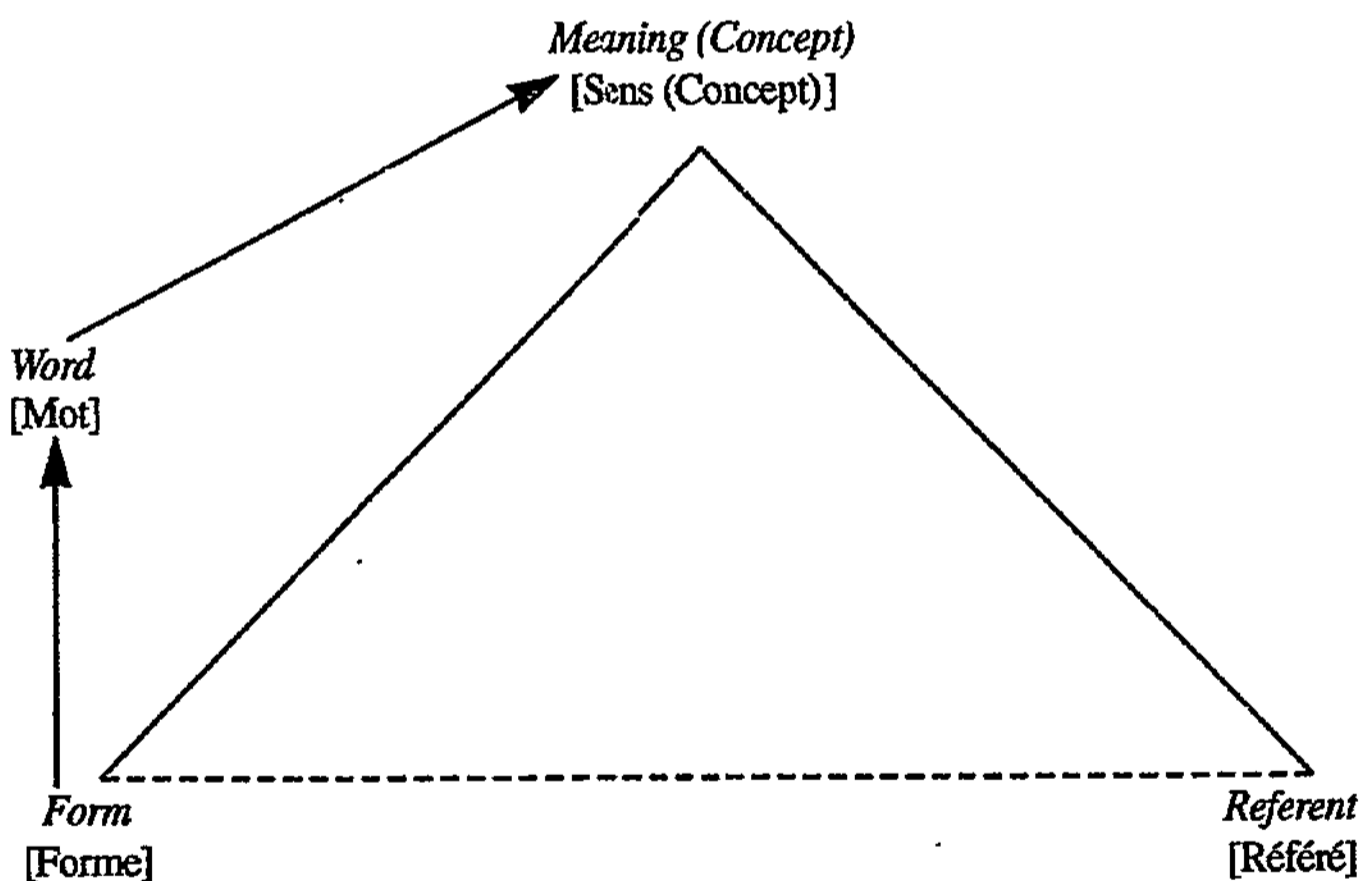


Figure 3

Dans *Semantics*, J. Lyons [1977, p. 96sq ; pour la trad. fse, p. 82sq] reprend la question. Après avoir insisté sur le fait que la terminologie est variable selon les auteurs (il remarque notamment qu'Ogden et Richards n'emploient pas le terme *symbole* de la même façon que Peirce — ni de la même façon que Saussure d'ailleurs), Lyons déclare :

“On représente traditionnellement la signification comme une relation triadique qu'on peut subséquemment analyser en trois relations doubles dont deux sont fondamentales et la troisième dérivée” [1977, p. 96 ; p. 83 de la trad. fse].

On aboutit ainsi au schéma de la Fig. 4 dans lequel *significatum* est “un terme neutre pour ce que le signe est supposé représenter” [*loc. cit.*]⁴.

⁴Il serait intéressant de mettre en rapport cette conception du *significatum* avec la *suppositio occamista*.

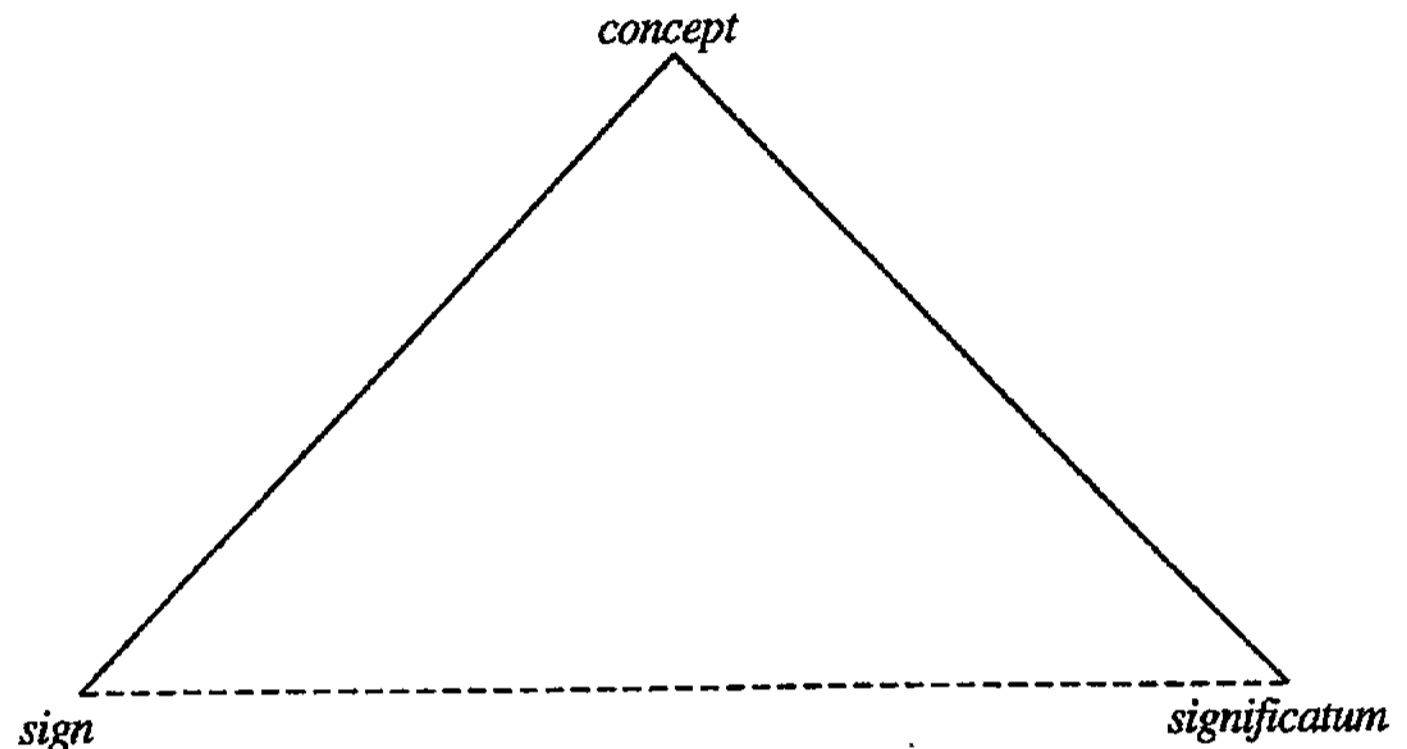


Figure 4

Pourquoi considérerons-nous ce *triangle of signification* ou *semiotic triangle* comme une *dérive* du triangle d'Ogden et Richards ? On retrouve chez Lyons une lecture linéaire du diagramme : *sign* \Rightarrow *concept* \Rightarrow *significatum*, proche de celle de S. Ullmann.

2. Lectures du schéma triangulaire

La lecture d'Ogden et Richards par B. Nerlich et D. D. Clarke [1996, p. 314] est plus complexe :

“In their [d'Ogden et Richards] famous triangle of meaning, symbols (left corner of the triangle) symbolise «thought or reference» (apex of the triangle) by way of a causal relation, the referent (right corner) refers to «thought or reference» by way of a causal relation (...)”

On a ici une lecture non linéaire : une lecture linéaire irait du coin gauche au coin droit en passant par la pointe alors que la lecture de B. Nerlich et D. D. Clarke est conforme au schéma de la Fig. 5 (voir ci-contre).

À la lecture de *The Meaning of Meaning*, on peut cependant hésiter sur la direction des deux relations causales. La relation entre *symbol* et *reference* paraît bidirectionnelle : quand nous parlons, l'acte de référence

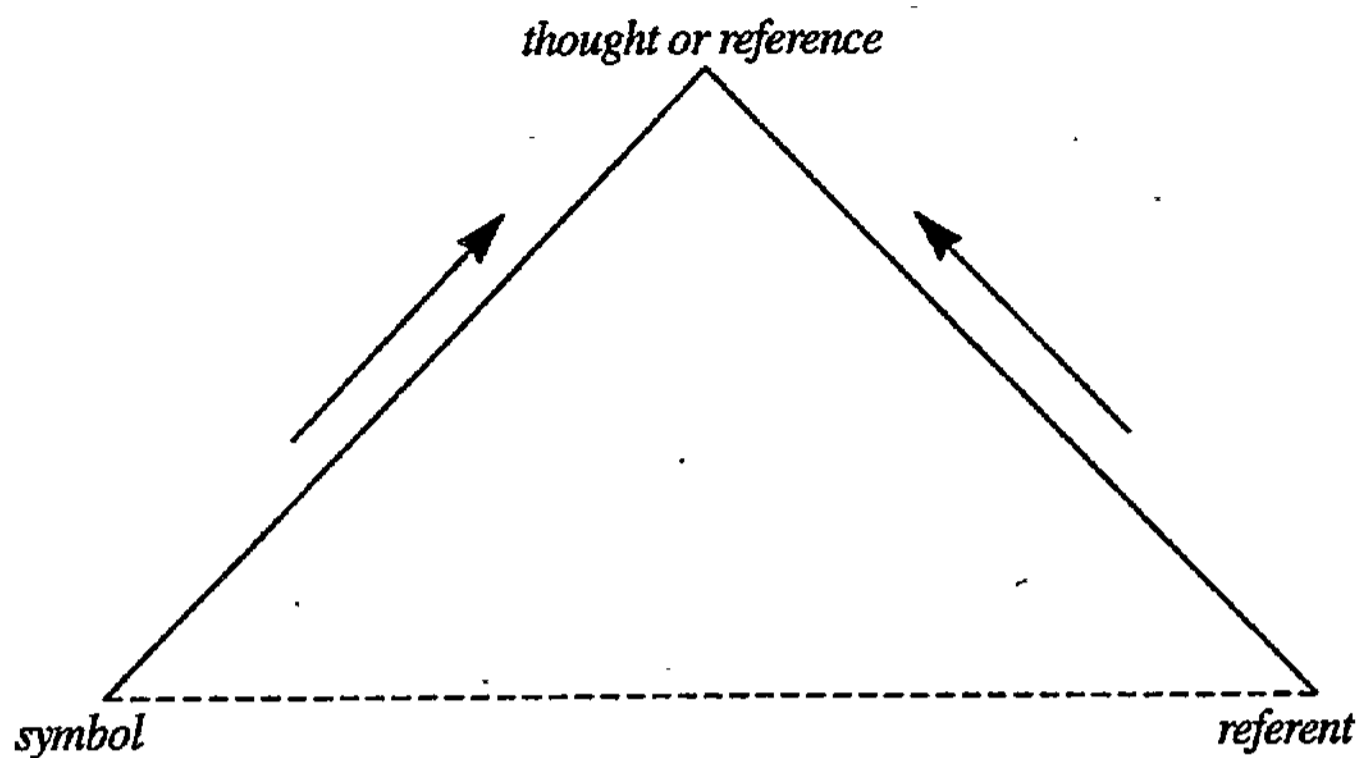


Figure 5

(reference) que nous faisons est partiellement la cause du “symbole” (symbolism) que nous employons : quand nous sommes en situation de réception, les “symboles” nous conduisent à réaliser un acte de référence [cf. Ogden, Richards, 1923, p. 10-11]. La relation entre référence et référent est moins clairement explicitée. Il en est vraisemblablement ainsi parce que malgré les apparences, les deux relations ne se réalisent pas en miroir. Le lien opéré entre un *symbol* et un acte de référence n’a pas pour prolongement le lien entre cet acte de référence et les objets du monde visés : il n’y a pas de lien nécessaire entre le mot *chien* et les objets du monde auxquels je fais correspondre ce mot. C’est l’histoire (mon histoire) qui est constitutive de ce lien, d’où la flèche de *referent* à *reference* dans la Fig. 5.

Revenons au schéma originel d’Ogden et Richards. Il fait suite à une critique, rapide, du signe selon Saussure : “Malheureusement cette théorie des signes [de Saussure], en négligeant entièrement les choses [*things*] dont tiennent lieu les signes [*for which signs stand*], était dès le départ coupée de tout contact avec les méthodes scientifiques de vérification” [p. 4 à 6]. Cette critique de Saussure par Ogden et Richards semble assez proche de celle que ces auteurs font des “ethnologues” (comme Boas) : l’environnement concret du sujet parlant est négligé et seules les *idées* sont considérées comme *exprimées*. D’un certain point de vue, cette critique — parue en 1923 — présente un point commun avec celle de Bakhtine — parue en 1929 — qui voit dans la linguistique saussurienne un “objectivisme abstrait” [Volochinov-Bakhtine, 1929, p. 88-93 ; p. 96-99 de la trad. fse]. Deux grandes différences séparent cependant Ogden et Richards de Bakhtine. Alors que les premiers jugent naïve la position de Saussure, le dernier loue le travail de Saussure⁵. D’autre part, Ogden et Richards ont souvent été considérés comme behavioristes, ce qui n’est pas

⁵Le chapitre 4 de *Le Marxisme et la philosophie du langage* distingue deux orientations en philosophie du langage : le subjectivisme idéaliste qui considère la langue comme un processus créatif ininterrompu matérialisé dans les actes de parole individuels et l’objectivisme abstrait qui considère la langue comme un système stable, immuable, de formes linguistiques soumises à une norme fournie telle quelle à la conscience individuelle et péremptoire pour celle-ci, les actes de parole individuels n’étant que de simples réfractions ou variations des formes normalisées [cf. la “langue-trésor déposé dans les sujets” au § 2 du chap. 3 de l’Introduction et au § 1 du chap. 5 de la deuxième partie du Cours de linguistique générale] : “L’école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure, se révèle comme l’expression la plus brillante de l’objectivisme abstrait à notre époque” [Volochinov-Bakhtine 1929, p. 89 de la trad. fse].

⁶Il faudrait instruire le dossier. Première pièce du dossier : la critique de Bakhtine. À la fin du chap. 5 de *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Bakhtine résume sa critique des deux courants dominants de la philosophie du langage : "(...) l'objectivisme abstrait (...) a repoussé l'énonciation, l'acte de parole, comme étant individuel. C'est là (...) que se trouve le proton pseudos, le «premier mensonge», de l'objectivisme abstrait. Le subjectivisme individualiste (...) lui aussi considère l'acte de parole comme individuel (...). C'est là son proton pseudos à lui". Deuxième pièce du dossier : la position de Bakhtine (la structure de l'énonciation [terme employé par la traductrice de Bakhtine, lui aussi à interroger] est une structure purement sociale, cf. [p. 140-141 de la trad. fse]). Troisième pièce du dossier : la notion de sign-situations d'Ogden et Richards à étudier en rapport avec le behaviorisme de l'époque (années 20) et non avec le behaviorisme skinnérien (Verbal Behavior est publié en 1957). Étudier le processus interprétatif, c'est aussi étudier le mode d'inscription de l'individu dans le social.

le cas de Bakhtine⁶. Nous devons esquisser un peu plus nettement cet aspect d'Ogden et Richards.

Le "behaviorisme" d'Ogden et Richards prend appui principalement sur leur notion de *sign-situations* : notre processus interprétatif est guidé par nos expériences passées.

"(...), the peculiarity of interpretation being that when a context has affected us in the past the recurrence of merely a part of the context will cause us to react in the way in which we reacted before. A sign is always a stimulus similar to some part of an original stimulus and sufficient to call up the engram formed by that stimulus.

"An engram is the residual trace of an adaptation made by the organism to a stimulus. The mental process due to the calling up of an engram is a similar adaptation: so far as it is, what it is adapted to is its referent, and is what the sign which excites it stands for or signifies" [Ogden, Richards, 1923, p. 53].

Ogden et Richards [1923, p. 22] font une fois référence à Watson. La notion de *stimulus* plaide en faveur du behaviorisme d'Ogden et Richards. Notons cependant, que la prise en compte de la genèse du signe dans le psychisme fait appel aux expériences préalables du sujet. Le rapport au monde est à la fois un *déjà-là* et un *maintenant-là* qui se combinent dans la construction du sens.

Il nous semble que le schéma triangulaire d'Ogden et Richards est susceptible de plusieurs lectures. Même si nous écartons les lectures de S. Ullmann et de J. Lyons qui tendent vers la conception caricaturale de la Fig. 6a dans laquelle le référent compléterait le signe biface signifiant-signifié, il reste une "lecture dure" qui fait d'Ogden et Richards des behavioristes préskinnériens, et une lecture plus mesurée (plus adaptée à l'époque de rédaction de *The Meaning of Meaning* ?) qui insiste sur l'importance des concepts dans le guidage des processus interprétatifs et qui fait une place, plus ou moins importante, à la genèse de la pensée (qui s'appuie sur le contexte et sur la/les situation(s) de production) dans la conduite de ces processus interprétatifs, lecture conforme à la Fig. 6b.

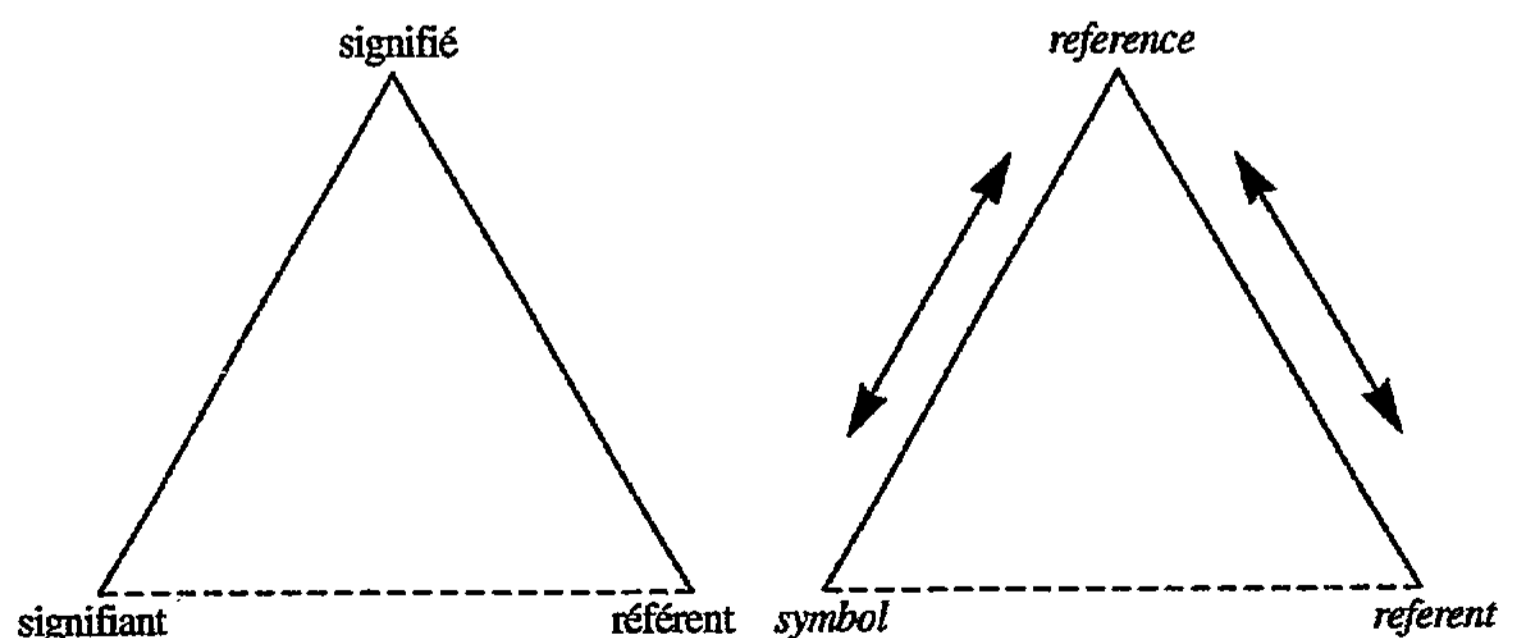


Figure 6a et Figure 6b

La lecture 6b du triangle d'Ogden et Richards nous semble possible et nous semble permettre de mieux penser les rapports entre l'activité de langage et le monde que les lectures faites par S. Ullmann ou par J. Lyons (sans aller jusqu'à la triste vulgate représentée en 6a)⁷.

3. Interprétation et concept⁸

Prenons un énoncé souvent discuté par A. Culioli dans ses séminaires : *ce chat n'est pas un chat*. Si nous nous situons dans une perspective selon laquelle la problématique référentielle est purement désignative, alors nous avons en l'occurrence un groupe nominal *ce chat* qui réfère et un groupe nominal dépourvu de toute référence, *un chat* qui renvoie à une classe d'objets. Du point de vue interprétatif, l'énoncé est alors une pure contradiction (comme il l'est pour un logicien).

Mais je peux aussi avoir *ce chat n'est pas un chat, contrairement au tien*. On a dans ce cas un second groupe nominal référentiel *le tien*. Si nous ne nous situons plus dans le cadre d'une simple bijection entre éléments langagiers et éléments du monde mais dans un processus interprétatif qui évalue des propriétés en mettant en relation des objets et des concepts, le groupe nominal *un chat*, par son renvoi à un certain "être-chat-présent-dans-le-monde", fournit le point d'appui nécessaire à l'interprétation de l'énoncé en constituant le concept de chat de référence et la classe des objets du monde visée. C'est cet aspect du processus interprétatif qui évite à *ce chat n'est pas un chat* (qui n'est pas équivalent à *ceci n'est pas une pipe*) de n'être qu'une pure et simple contradiction.

Cela présente-t-il de l'intérêt ? Les théories ne sont jamais constituées du point de vue de Sirius et relèvent toujours d'une certaine ambition par rapport aux faits. La réponse à la question posée est double. D'une part, l'on peut répondre négativement : si l'on considère que l'étude de la langue doit être effectuée en dehors de toute référence à l'activité langagière, alors la question du renvoi au monde est secondaire et l'on peut se contenter d'une conception purement bijective. Ce serait aussi le cas pour le réaliste primaire qui soutient que la langue est un simple outil permettant d'informer sur le monde ou de décrire le monde qui nous entoure (et l'historien n'aurait alors aucun problème d'interprétation). Mais si l'on veut prendre en considération l'activité langagière effective (et c'est là qu'une étude serrée d'Ogden et Richards, mais aussi de Bakhtine, peut devenir formatrice), l'énoncé *ce chat n'est pas un chat* n'est plus un énoncé marginal et devient un "énoncé-limite" qu'il faut analyser. Il y a un travail du concept en fonction de certaines propriétés attendues des chats au sein d'un certain entourage social. Si ce chat n'est pas un chat parce qu'il n'attrape pas les souris ou qu'il ne miaule pas, c'est-à-dire n'est pas un vrai chat du point de vue de ce que je peux

⁷Dans une étude rapide, Rastier cherche à fonder une sémantique satisfaisant notamment "des conditions négatives pour établir l'autonomie relative des signifiés linguistiques à l'égard des concepts et des référents" [1990, p. 16]. Dans cette étude (souvent irritante par sa rapidité même), la triade (comme s'il n'en existait qu'une lecture) du triangle discuté ici est placée sur le trivium médiéval issu de l'enkuklios paideia puis des arts libérales, placage effectué par l'intermédiaire du fragment 2. 229 des Collected Papers de Peirce, puis est mise en relation quasiment bijective avec la trichotomie qu'instaure Morris entre syntaxe, sémantique, et pragmatique (!!).

⁸Nous ne distinguerons pas ici concept et concept appliqué ou application du concept, bien que ceci introduise des difficultés. En fait, il s'agira en général ici de concepts appliqués, c'est-à-dire de concepts pris dans des réseaux d'interprétation et appliqués à des actes de parole. Ces notions de concept et de concept appliqué sont proches de celles de notion et de domaine notionnel utilisées par A. Culioli (d'ailleurs nous faisons encore usage de domaine notionnel et de domaine temporel). Nous préférons revenir à concept entre autres afin de mieux marquer le partage et la ligne de partage avec le psychologue (voir [Portine, 1997]).

⁹Le recours au concept, sous forme de concept appliqué ou de domaine notionnel ou temporel, entraîne le recours à la cognition. Culioli a longtemps utilisé "opérations cognitives et langagières" dans ses séminaires. Il y a là une conception de la cognition linguistique qui n'est pas celle de Wierzbicka ou de Langacker (la notion de cognition dépend du domaine qui en fait usage, une linguistique cognitive ne saurait être cognitive au même titre qu'une psychologie cognitive est cognitive). Il existe une propriété p telle que le concept C est appréhendé sous l'angle du haut degré (ou de son intériorité ou encore de sa frontière) pour p. Peu importe que le chat soit un vrai chat pour telle p déterminée, l'important est qu'il existe une p telle que ce chat est un vrai chat. Une linguistique cognitive de ce type n'a donc pas à inventorier les propriétés du concept mobilisé. Il en sera de même pour l'enfant-singe et pour les gens en place ci-dessous. Une linguistique cognitive n'a pas à se substituer à une psycholinguistique cognitive, mais elle doit être compatible avec une psycholinguistique cognitive. Autrement dit, elle doit dessiner en creux le lieu où opérera une psycholinguistique cognitive. La difficulté provient du fait que plus on va vers l'unité lexicale (et plus on va vers l'unité textuelle)

attendre socialement d'un chat, alors cette évaluation perd toute pertinence dans le cas d'un chat de compagnie dont le rôle social consiste essentiellement à rester dans un fauteuil ou à ronronner à la demande⁹.

Les chats ne sont pas les seuls bénéficiaires de l'opération. L'étude de la métaphore suppose une voie proche : dans *Cet enfant est un (vrai) singe*, le concept de singe — en relation avec les objets du monde fournissant les propriétés caractéristiques de ce concept — est mobilisé dans la référenciation à *cet enfant*. L'énoncé *Cet enfant est un singe* ne fait pas de l'enfant un singe parce que l'acte de référence (ou plutôt la visée référentielle) réalise une évaluation par rapport au concept de singe. On remarquera, et ce n'est pas le plus simple à expliquer, que l'introduction de *vrai* dans *Cet enfant est un singe* augmente la distance entre l'enfant et le singe (si c'est un vrai singe, c'est que ce n'est pas un singe).

La problématique anaphorique nous offre un autre terrain de réflexion sur la question du processus interprétatif. Cette problématique a bénéficié d'un développement important relativement récent (une vingtaine d'années) en associant référenciation et concept. Nous allons reprendre, trop vite et donc un peu caricaturalement (que les auteurs allusivement évoqués ici veuillent bien nous le pardonner), cette problématique sous l'angle de l'associativité auquel nous adjoindrons quelques remarques sur l'anaphore relative.

La reprise de l'étude de l'article par Guillaume dans les cas où il y a "association d'idées" ou "rapports associatifs" [Guillaume, 1919, p. 162sq]¹⁰, a donné lieu à une série d'études, série qui n'est pas encore close, sur l'*anaphore associative*. On trouvera la problématique d'ensemble présentée dans Kleiber, Schnedecker, Ujma [1991].

Kleiber [1997b, p. 29] distingue quatre catégories d'anaphores associatives :

- les anaphores associatives méronymiques (exemple : *Il s'abrita sous un vieux tilleul ; le tronc était tout craquelé*) ;
- les anaphores associatives locatives (exemple : *Nous entrâmes dans un village ; l'église était située sur une butte*) ;
- les anaphores associatives fonctionnelles (exemple : *Paul s'est inscrit dans un club de foot ; le président lui a fait signer une licence pour deux ans*) ;

plus le contenu cognitif devient prégnant (la faiblesse de l'approche culiolienne se situe sans doute dans le refus de hiérarchiser les niveaux). Une linguistique cognitive devra donc définir une frontière entre le lexical et le grammatical, ce que ne fait pas la linguistique cognitive de Langacker par exemple. La définition des termes grammaticaux se fera à l'aide d'opérations, d'où la nécessité de définir un ensemble d'opérations de base donnant des opérations composées (comme en arithmétique, "+" est une opération de base et "x" une opération composée) alors que la description du lexique supposera la collaboration du psycholinguiste.

— les anaphores associatives actanciennes (exemple : *Paul a été assassiné hier ; le meurtrier court toujours*).

“L’hypothèse que nous défendons est que la relation qui existe entre *tilleul* et *tronc* n’est sémantiquement pas la même que celle qui unit *village* à *église* et qu’il convient donc de distinguer les deux si on veut aboutir à une meilleure compréhension du fonctionnement de ces deux sous-classes d’anaphores associatives en particulier et de celui des anaphores associatives en général” [Kleiber, 1997b, p. 29].

Il s’agira donc de distinguer la relation partie-tout de la relation locative. Cette distinction peut être saisie à deux niveaux : au niveau des énoncés possibles ou impossibles (exemples : *C’est le tronc d’un tilleul ; ?C’est l’église d’un village ; ?Dans un arbre, il y a un tronc ; Dans un village, il y a une église ; Il s’abrita sous un vieux tilleul, le tronc en était tout craquelé ; Nous entrâmes dans un village, ?l’église en était située sur une butte*) ; au niveau des critères sémantiques (exemples de critères : “ontologiquement dépendant du tout” vs “référentiellement autonome”, [Kleiber, 1997b, p. 39]).

On a ainsi le niveau de la mise en énoncés (en discours ? en texte ?) des relations sémantiques et le niveau de l’énoncé des relations sémantiques. Or l’énoncé des relations sémantiques se fonde sur les rapports conceptuels et le mode de présence au monde des types d’objets et permet ou fonde la mise en énoncés de ces relations sémantiques et leur interprétation. Il y a solidarité entre les deux niveaux. La *dépendance ontologique* et l’*autonomie référentielle* (cf. ci-dessus) permettent de réaliser (en production ou interprétativement) les anaphores associatives décrites par Kleiber et les classes d’énoncés qu’il constitue (énoncés possibles et impossibles), véritables paradigmes mettant en scène les relations sémantiques fondées sur l’appréhension des rapports entre concepts¹¹.

Les ogres et les souris vont nous fournir un argument supplémentaire un peu différent. Portine [1998a, p. 21sq] reprend le traitement du passage du *Chat Botté* de Perrault cité ci-dessous et qui est étudié par Schnedecker et Charolles [1993, p. 211-212 ; p. 219]. Il s’agit de la série d’exemples (21) à (21’’) chez Schnedecker et Charolles [1993] et de la série d’exemples (1) à (1c) chez Portine [1998a].

“(…) On m’a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple de vous changer en un Rat, en une Souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

— Impossible ? reprit l’Ogre, vous allez voir, et en même temps, il se changea en une Souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l’eut pas plus tôt aperçue qu’il se jeta dessus et la mangea (…)” (C. Perrault).

Qu’est-ce qui contraint — au moins en français contemporain — l’accord final de *aperçue* avec le pronom *l’* de *l’eut aperçue* en fin de

¹⁰Cette étude de Guillaume se trouve dans le chap. 10, L’extension impressive, de son ouvrage *Le Problème de l’article* [1919]. Ce chapitre ne comporte aucune allusion à la question de l’anaphore. En revanche, le chap. 16, L’extension anaphorique, qui traite des séquences du type de “un berger... le berger” et des expressions du type de “la guerre” évoquant la guerre qui devient imminente, débouche sur quelques considérations sur les liens entre l’extension anaphorique et l’extension impressive [p. 226-227]. Ce que G. Guillaume a nommé rapports associatifs a aussi été rapidement abordé par J.-C. Milner [1982, p. 27-30].

¹¹Il ne faudrait pas voir là une brutale intrusion du monde à laquelle échapperait l’analyse structurale. Énoncer les sèmes du champ sémantique des véhicules (collectif vs individuel, sur rail vs sur route, etc.) se fonde aussi sur des propriétés de types d’objets.

¹²L'analyse de Damourette et Pichon [1934, § 1242, §§ 1322-1332] est autrement plus fine que celle de Frei. Nous ne la reprendrons cependant pas ici, bien qu'elle nous semble présenter certains points communs avec celle que nous avons développée dans Portine [1998b]. Cela demanderait un développement beaucoup trop long. Nous ne voulions ici que pointer le caractère réducteur de l'analyse des relatives non normées en complétives.

¹³Nous demandons au lecteur qui considérerait les séquences (b) et (c) comme purement et simplement agrammaticales et sans intérêt pour le grammairien ou pour le linguiste de bien vouloir prendre en compte la récurrence de telles séquences (assez facilement constatable) et d'éviter le préjugé selon lequel l'école serait le lieu où s'édifierait le mur entre ce qui se dit et ce qui ne se dit (quant à nous, il nous paraît que deux sortes de corpus sont à privilégier, les corpus littéraires parce qu'ils nous donnent à voir une pâte linguistique longuement travaillée, les corpus d'oral quotidien parce qu'ils nous montrent le produit — riche et complexe — du cerveau humain). Par ailleurs, il faut éviter de faire l'amalgame entre

citation ? On pourrait en effet avoir *a priori* deux accords différents : celui de la chaîne "Ogre — l' — aperçu" et celui de la chaîne "Souris — l' — aperçue". Pourquoi l'antécédent de *l'* est-il *Souris* et non *Ogre* ? La réponse nous est donnée par Schnedecker et Charolles [1993, p. 212] : "les verbes de perception (...) signalent des limites d'ordre perceptuel". Or le sentiment linguistique qui sélectionne la chaîne "Souris — l' — aperçue" face à la chaîne "Ogre — l' — aperçu" se double de l'analyse suivante : "ce que le Chat aperçoit sur le plancher, c'est une Souris, ce n'est pas l'Ogre". Il y a dans l'exemple extrait de Perault un transfert conceptuel (ou changement catégoriel), le lecteur passe du concept d'ogre référentialisé par l'ogre de l'histoire dont un chat ne saurait faire son repas au concept de souris qui permet de référentialiser le changement d'état permettant la consommation de la souris — résultat de l'ogre devenu souris — par le chat.

À cet exemple, nous pourrions ajouter ceux qui portent sur un broyage ou non : le sucre qui fond dans l'eau ou les œufs transformés en omelette, face au poulet qu'on découpe ou aux pommes préparées pour une tarte. Sur ce point, nous renvoyons à Kleiber [1997a].

Il y a cependant un cas d'anaphore qui semble indemne du point de vue de la nécessité de recourir à des phénomènes conceptuels pour expliciter telle ou telle séquence linguistique. Il s'agit de la proposition subordonnée relative. Le pronom relatif co-réfère à l'antécédent dans une relation de co-référence stricte. Ainsi, dans *La voiture que tu as achetée est très rapide*, le pronom relatif *que* co-réfère strictement à *la voiture* (ou à *voiture*, en fonction du découpage syntaxique que l'on adopte). C'est là la vulgate scolaire et celle de la norme académique. Or cette co-référence stricte s'accompagne très bien d'une conception désignative faisant l'économie de tout rapport au concept éventuellement mobilisé. Il suffit de dire que *voiture* et *que* désignent le même objet du monde.

S'il n'y a plus co-référence stricte, il n'y a plus de proposition relative. C'est là une autre vulgate, celle que l'on trouve *mutatis mutandis* chez Frei [1929, p. 183-191]¹². Ainsi, dans les trois séquences¹³ (a) *mon mari dont je suis sans nouvelles*, (b) *mon mari que je suis sans nouvelles de lui*, (c) *mon mari que je suis sans nouvelles*, on aurait successivement une proposition subordonnée relative, une proposition subordonnée complétive avec anaphore, une proposition subordonnée complétive somme toute équivalente à celle que l'on a dans *la crainte qu'il vienne*. Du point de vue purement syntaxique, cette analyse est peut-être la bonne, étant entendu que la syntaxe ne nous délivre qu'un point de vue sur l'objet (nous percevons et nous proférons des formes, une pure syntaxe de formes ne s'intéresse qu'à l'agencement de ces formes¹⁴). Cependant, elle joue sur la présence/absence de relation strictement co-référentielle.

Dans Portine [1998b], nous essayons de montrer qu'il est très difficile et surtout très réducteur de transformer purement et simplement les

subordonnées de type relatif non normées en propositions complétives, surtout lorsqu'il "manque" quelque élément dans la construction considérée. Là encore, le fait de passer par une prise en compte de l'aspect conceptuel permet de rendre compte de certains types *a priori* défectifs. Ainsi dans "y a des gens en place / qu'on ne peut pas à tout moment heu heu passer à travers" (*heu heu* montre qu'il y a un effort de structuration de l'énoncé) — énoncé d'oral quotidien analysé dans [Portine, 1998b] —, un directeur de magasin mentionne le fait que l'on ne peut négliger le niveau de la maîtrise (chefs de rayons). Dans cet énoncé, la proposition "qu'on ne peut pas à tout moment passer à travers" est-elle une relative ou une complétive ? Avant d'esquisser une solution (pour le détail de l'analyse, nous renvoyons à notre article [Portine, 1998b] dans lequel nous tentons de constituer partiellement le volet sémantico-pragmatique de l'analyse des propositions subordonnées de type relatif), comparons deux énoncés pour lesquels la situation est claire.

Soient les syntagmes (a) *la crainte qu'il vienne* et (b) *la crainte qu'il a exprimée*. La décision de catégoriser (a) comme "N + complétive" et (b) comme "N + relative" peut reposer sur un critère interne à la proposition subordonnée : le fait que le verbe de cette proposition attende ou non un complément. En (a), *il vienne* n'attend pas de complément, donc *que* est une conjonction, donc *qu'il vienne* est une complétive. En (b), *il a exprimé* attend un complément, donc *que* est un pronom, donc *qu'il a exprimée* est une relative. Nous nous excusons d'avoir si longuement repris la vulgate grammaticale mais nous voulions distinguer radicalement et très clairement critère interne et critère externe à la proposition subordonnée. Que serait un critère externe ? Ce serait le critère qui distinguerait le mode de rattachement de *qu'il vienne* à *crainte* du mode de rattachement de *qu'il a exprimée* à *crainte*. Dans le premier cas, *qu'il vienne* explicite *la crainte*, son mode d'existence ; *la crainte qu'il vienne* c'est *la crainte de sa venue*. Dans le second cas, *qu'il a exprimée* caractérise *la crainte* ; la caractérisation opérée par une proposition relative (*déterminative*) est en quelque sorte intermédiaire entre la détermination par restriction du domaine notionnel et la qualification par attribution de propriétés¹⁵.

Revenons à "y a des gens en place / qu'on ne peut pas à tout moment heu heu passer à travers". Est-ce que "qu'on ne peut pas à tout moment passer à travers" explicite ou caractérise *des gens en place* ? Nous opterons pour la seconde solution en remarquant que l'on pourrait avoir une relative normée : "à travers l'autorité desquels on ne peut pas passer". La subordonnée "qu'on ne peut pas à tout moment passer à travers" s'appuie sur une propriété des gens en place visés par l'acte de parole, la propriété d'avoir de l'autorité. Il s'agit donc d'une construction qui caractérise les gens en place en question. Le processus interprétatif doit reconstruire cette relation à l'aide du concept sous-jacent à *gens en place* et de la proposition subordonnée.

français quotidien ou spontané (nous préférons quotidien parce que spontané porte avec lui l'idée de rapidité et de non achèvement comme l'anglais casual speech porte l'idée de caractère fortuit) et français populaire, amalgame fait parfois par Frei. Les formes quotidiennes relèvent de la quotidienneté et non de l'appartenance sociale du locuteur.

¹⁴Il va de soi que la formule syntaxe d'énonciation que l'on trouve dans Problèmes de linguistique générale, t. 1, de Benveniste [1966, p. 25], formule un peu énigmatique au demeurant, suppose une syntaxe qui ne soit pas une pure syntaxe de formes, mais une syntaxe qui mette les formes en rapport avec les énonciations dans lesquelles elles sont prises.

¹⁵Nous avouons notre imprudence à baliser rapidement des faits qui donnent lieu à tant de controverses. Cette imprudence, qui consiste à situer la proposition subordonnée relative (*déterminative*) entre l'article et l'adjectif dit qualificatif (l'épitheton que Denys le Thrace distingue du dérivé comme terrestre, ou que nous opposons en général à adjectif de relation), nous permet de montrer dans quelle direction nous comptons pousser l'analyse.

Nous avons repris des études sur l'anaphore en évoquant la métaphore et les énoncés "*a priori* contradictoires". Que conclure ? Il nous semble difficile dans l'analyse de tout un ensemble de phénomènes liés à l'anaphore de négliger l'aspect conceptuel sous-jacent aux relations construites au sein de l'énoncé. Cet aspect conceptuel n'est pas un simple intermédiaire entre un signifiant et un référent. Il est constitutif des relations construites. Un linguiste doit-il prendre en compte cet aspect ? Nous serons beaucoup plus nuancé que S. Ullmann [1952] ou que F. Rastier [1990] qui rejettent purement et simplement cette prise en compte. Toutefois, un linguiste n'a pas à se substituer au psychologue. Nous pensons que l'aspect conceptuel doit être pris en compte en ce qu'il est constitutif de la relation sémantique instaurée. Il en va de même de la problématique de la référence qui nous semble ne devoir intéresser un linguiste que dans sa dimension de *visée référentielle* [Portine, 1998a]. Il n'en demeure pas moins que nous considérons que le travail fondamental en linguistique revient à travailler sur des énoncés effectifs, constatés, à corréler aux potentialités que nous permet de construire notre formation — sur le plan ontogénétique — de sujet parlant. Si nous n'avons pas à traiter le renvoi au monde en tant que tel, nous devons cependant prendre en compte le fait que les langues permettent ce renvoi au monde, qu'elles ont notamment — entre autres ? — cette fonctionnalité.

(Université de Bordeaux 3
UMR SILEX (CNRS-Université de Lille 3)
portine@montaigne.u-bordeaux.fr)

Bibliographie

BENVENISTE (É.)

1966, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard.

DAMOURETTE (E.), PICHON (J.)

1934, *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française*, t. 4, Paris, d'Artrey.

FREI (H.)

1929, *La Grammaire des fautes*, Genève, Geuthner, Slatkine Reprints, 1982.

GUILLAUME (G.)

1919, *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Québec, Nizet-Les Presses de l'Université Laval.

KLEIBER (G.)

1997a, "Anaphore pronominale et référents évolutifs ou Comment faire recette avec un pronom", p. 1-29, in *Relations anaphoriques et (in)cohérence*, W. De Mulder, L. Tasmowski-De Ryck, C. Veters, eds, Amsterdam, Rodopi.1997b, "Des anaphores associatives méronymiques aux anaphores associatives locatives", *Verbum*, 19, 1-2, p. 25-66.

KLEIBER (G.), SCHNEDECKER (C.), UJMA (L.)

1991, "L'Anaphore associative, d'une conception l'autre", p. 5-64, in *L'Anaphore associative (aspects linguistiques, psycholinguistiques et automatiques)*, C. Schnecker, M. Charolles, G. Kleiber, J. David, eds, Paris, Klincksieck.

LYONS (J.)

1968, *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge Univ. Press. Trad. fse : *Linguistique générale*, Paris, Larousse, 1970.1977, *Semantics*, vol. 1, Cambridge Univ. Press. Trad. fse : *Éléments de sémantique*, Paris, Larousse, 1978.

MILNER (J.-C.)

1982, *Ordres et raisons de langue*, Paris, Seuil.

NERLICH (B.), CLARKE (D. D.)

1996, *Language, Action, and Context : The Early History of Pragmatics in Europe and America, 1780-1930*, Amsterdam, J. Benjamins.

OGDEN (C. K.), RICHARDS (I. A.)

1923, *The Meaning of Meaning : A Study of The Influence of Language upon Thought and of The Science of Symbolism*, Londres, Routledge & Kegan Paul.

PORTINE (H.)

1997, "La Référence : donation/assignation et construction", in *Actes du 16^e Congrès International des Linguistes*, B. Caron, éd., Oxford, Elsevier Sciences (CD ROM).1998a, "La Visée référentielle", *Travaux linguistiques du CERLICO*, 11, p. 13-31.1998b, "Le Pronom relatif à l'oral : anaphore, coréférence et concept", communication au XXII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes (Section 7, Sémantique et pragmatique), Bruxelles, à paraître.

RASTIER (F.)

1990, "La Triade sémiotique, le *trivium* et la sémantique linguistique", *Nouveaux Actes sémiotiques* (Limoges, PULIM), n° 9, p. 5-39.

SCHNEDECKER (C.), CHAROLLES (M.)

1993, "Les Référents évolutifs : points de vue ontologique et phénoménologique", *Cahiers de linguistique française*, 14, p. 197-227.

ULLMANN (S.)

1952, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke, 3^e éd.

VOLOCHINOV (V. N.)-BAKHTINE (M.)

1929, Volochinov (V. N.), *Marksizm i filosofija jazyka*, Leningrad, 1929. Trad. fse : Bakhtine (M.), *LeMarxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977.